

Cher ami,

Je ne vous cacherai pas, de prime abord, combien j'ai été surpris de recevoir, la semaine dernière, une lettre de vous. Ma surprise a été d'autant plus grande que je n'attendais plus de vos nouvelles. En effet, cela fait déjà quelques années que j'ai laissé votre beau pays. Je vous ai écrit, vous n'avez pas jugé nécessaire de me répondre. Je n'en étais peut être pas digne, selon vous. Je ne sais plus qui écrivait à un de ses amis : "s'il n'y a rien à dire, écris-moi pour me le dire". J'ai attendu vainement mais... j'ai, de ce fait, pensé que vous m'aviez simplement jeté aux oubliettes, aux orties de l'éloignement. Remarquez que lors de mon séjour chez vous, je ne vous ai pas vu très souvent. J'ai même eu cet étrange et désagréable sentiment de me sentir tenu à l'écart, ignoré voire même toisé, "intellectuellement", par vous comme par les autres collègues de l'université. Par complexe de... ? !

Alors que, lors de votre passage chez moi, dans mon pays, il ne se passait pas un jour sans que nous ne remettions à l'ordre du jour l'une de nos incessantes et fructueuses discussions de la veille. La chaleur humaine, l'amitié sont-elles perçues à des degrés différents par tel ou tel individu selon sa culture, son appartenance sociale, raciale, son humanisme... ? Bref ! Et puis, tel un diable jaillissant de sa boîte, voilà que vous réapparaissiez "dans ma vie" sous forme épistolaire. A la bonne heure ! Ma surprise tient au contenu de votre missive. Vous me demandez, tout de go, ce que l'insignifiance que je suis pense de votre société ? Vous me demandez comment ai-je perçu votre société. Vous me demandez de vous livrer,

de vous confier quelques-unes de mes impressions sur une société que, selon vous, j'ai cherché à connaître et appris à comprendre. Cela me touche infiniment. C'est, de votre part, une marque de confiance "intellectuelle" à mon égard, je vous en remercie. Vous savez, je suis très gêné, je me sens dans la situation du praticien qui doit se pencher sur un cas difficile à résoudre et qui ignore tout, ou presque tout, des antécédents médicaux du patient qui lui a été confié, dont il a la charge. Vous confier mes impressions équivaut, pratiquement, à formuler une critique, quelle qu'elle soit. N'oubliez pas que toute critique est, à la fois, positive et négative, positive ou négative. Tout dépend si on est accusateur, juge ou accusé. Vous savez, j'évite de condamner pour ne pas me condamner moi-même à me faire condamner. Tout de même, je vais essayer de répondre à vos nombreuses questions en toute "objectivité", "sans parti pris". Car, nous qui prétendons être "intellectuels", devons-nous nous taire, baisser notre froc, nous faire enculer par les mouches au risque de se voir condamner par la société des uns et applaudir par la société des autres ?

Devons-nous nous auto-censurer, nous auto-bâillonner au risque de se voir condamner par la société des uns et applaudir par la société des autres ? "L'intellectuel, dès sa "naissance" est condamné, parce qu'il est tenu de prendre position, de s'exprimer sur tout ce qui touche l'Homme. Mais son jugement doit être dépourvu de toute animosité, de toute subjectivité. Il doit être humain, objectif, ferme mais aussi généreux. En répondant à vos questions, je me contenterai de dire. De dire ce que j'ai vu, ce qui m'a plu, m'a déplu, m'a étonné, m'a poussé à réfléchir à la fois sur votre société, la mienne avec, en sous-main pour m'aider dans mes réflexions, toutes celles que j'ai eues l'occasion de rencontrer au cours de mes pérégrinations à travers notre monde. Je vous demande de lire ces quelques lignes, que j'ose vous offrir, avec attention. Soyons "zen" !

Si j'aime les femmes japonaises ? Pour la énième fois, je vous répète que j'aime une femme pour l'être qu'elle est par opposition à l'homme et, non pour son appartenance ethnique, raciale... ou son exotisme. Si une femme est conne, japonaise ou pas, elle n'aura pas mes suffrages. Par contre, si telle femme est intelligente, fine dans la logique de ses analyses... qu'elle soit physiquement tordue ou pas, japonaise ou pas, j'irai jusqu'au bout du monde en sa compagnie. J'adore, j'affectionne vos vieilles qui, depuis belle lurette, des millénaires, ont passé, dépassé l'âge de procréer et qui pourtant ne se lassent point de rêver à un quelconque rajeunissement, à des lendemains "meilleurs". J'aime ces vieilles qui essayent de retarder l'inévitable, passant leur temps chez l'esthéticienne, se déguisant en minette. Refusant, ainsi, de regarder en face l'intangible réalité de l'être, son "incroyable légèreté" comme le dit, si bien, Milan Kundera. Quant au courant féministe japonais, il se maintient dans l'air, dépassé, du beauvoirisme. Féminisme dominé par quelques femmes "intellectuelles". Comment les japonaises, au service du plaisir, du bon plaisir de "l'homme" au quotidien, peuvent-elles avoir un tant soit peu de temps pour penser "féminisme" ? Vos femmes, cher ami, dédient la plus grande partie de leur temps à s'épiler, à maigrir, à se "filiformiser", à se faire "gonfler" les seins... à s'auto-mutuler. "Gestes" anodins, semble-t-il, mais qui chez vous revêtent, plus qu'ailleurs, une importance sociale non négligeable. Au nom du conformisme ? Vos publicités télévisées, très prisées par vos "housewife", se chargent de rappeler à l'ordre les récalcitrantes, les contrevenantes de dernière minute. De les culpabiliser car leurs hanches sont encore trop pleines, leur peau trop foncée... Cette auto-flagellation, par féminisme (et non féminité), par masochisme ou par conformisme ? La mère japonaise détient le portemonnaie, donc le pouvoir économique de la cellule familiale, a entre ses mains une force non négligeable. Force

financière, certes, mais aussi politique. Souvenez-vous qu'elles ont été à l'origine du départ, de la démission forcée d'un de vos premiers ministres qui avait osé toucher au porte-monnaie de la ménagère en imposant aux foyers japonais une taxe de consommation. Mais est-ce que la majorité de vos compatriotes voudrait changer de statut social ? C'est-à-dire de "kanai" (femme au foyer) pour celui de "career woman" ? Ce n'est pas très évident ! Pour "changer" la situation sociale de la femme, il faudrait bousculer bien des habitudes, bien des traditions... comme l'approche qu'a l'homme d'elle. Mais qui détient le pouvoir, pour ce qui est de l'éducation de l'homme au Japon, n'est-ce pas la femme, elle-même ?

Le mâle est pris en charge par sa mère dès ses premiers braillements. N'est-ce pas elle qui le conduit à la crèche, au jardin d'enfants, au collège, au lycée, puis à l'université ? N'est-ce pas elle qui pèse de tout son poids dans la balance quand le bambin doit prendre femme ? N'est-ce pas toujours elle que l'on retrouve dans un des recoins de la chambre nuptiale à épier les gloussements (vrais ou faux) des nouveaux mariés ? Et la nouvelle épouse devenue, à son tour mère, prend le relais de l'ancienne mère-poule. Ainsi est rythmée la vie de l'homme chez vous, cher ami, n'est-ce pas ? On se retrouve en plein cercle vicieux, en plein éternel recommencement, en plein mythe de Sisyphe. En veillant au repos du "guerrier" dès ses débuts sous la voûte céleste, la femme japonaise ne met-elle pas en chantier les fondements de sa propre agonie ? Ne se donne-t-elle pas les moyens d'être battue, vilipendée, déféminisée, déshonorée... ? Par féminisme, masochisme ou, simplement, parce qu'il faut faire comme madame-tout-le-monde ? On m'a rapporté que nombreuses sont les mères japonaises qui prennent en charge, elles-mêmes, l'éducation sexuelle du fiston, est-ce vrai ? Pour les tantes, je le savais, mais les mères, une découverte ! Un ami, psychiatre de son état, me disait que l'inceste était

une des plaies de votre société, surtout mère-fils alors que les relations père-fille relèvent davantage du viol. Comme vous le savez, papa est plutôt absent de la maison, et quand il rentre chez lui, il est bourré comme une outre. Les bars, les "tachinomiya" (estaminet où l'on boit debout)... sont pleins dès la fermeture des bureaux. Sans compter les "sakariba" ou quartiers de plaisir où l'interdit n'existe pas. Est-ce le sentiment maternel, le féminisme, le masochisme de la femme japonaise qui prime ici ? C'est vrai que l'homme japonais est "démentiellement" enfantin, puéril, incapable de se prendre en charge, toujours plongé dans ces "mangas" dans lesquels la "lolita" tient la première place. A qui la faute ? N'est-ce pas pour fuir le cocon maternel, le carcan maternel qui l'attend à son retour au bercail que le "salaryman" japonais préfère s'attarder dans ces lieux de "liberté" ! Je pense aussi à ces hommes mariés à l'extérieur du pays natal avec une étrangère, une "gaijin", doivent, à leur retour, affronter la vindicte populaire et très souvent, sous la pression de leur entourage aussi bien familial, amical que professionnel, s'empressent de congédier "l'importée". Au nom du conformisme "ambiant" ? Les femmes japonaises ? Mais, mon cher ami japonais, elles sont charmantes comme toutes les femmes du monde, sauf qu'elles ne "s'habillent" pas au quotidien, mais s'endimanchent, les coquines ! Avec à leur bras un sac d'une marque bien connue sur la place de Berlin, Rome, Paris, Genève, Londres ou... !

Ce qui frappe quand on ouvre, entrebâille, un tout petit peu, la fenêtre socioculturelle nipponne c'est, très certainement, cette situation discriminatoire entre japonais et non-japonais. Entre japonais et coréens, chinois... parmi lesquels bon nombre d'entre eux sont nés au Japon, y sont depuis des décennies. A ces asiatiques, il est demandé de perdre leur nom, de cacher leur origine derrière un patronyme "purement" japonais. Eux qui n'ont plus que des parcelles éparses avec leur culture ancestrale, qui de-

vraient être reconnus comme des japonais d'origine chinoise, coréenne... doivent se faire appeler : Kaneda, Harimoto, Hayashida etc... que ce soit à l'école, au bureau ou ailleurs. Même si cette catégorie "d'étranger" peut garder ses nom et prénom lors, par exemple, du renouvellement de leur visa, de leur carte de séjour, il est "d'utilité publique" de les "perdre" pour mieux se fondre dans la masse. Au nom de la cohésion sociale ? En ce début du 21^e siècle, je ne connais aucun pays, dit "civilisé", où une telle pratique a pignon sur rue. Cette pratique avilissante, déshumanisante, révoltante se retrouve aux époques reculées de l'esclavage... Seuls les "gaijin" "privilegiés" de par leur appartenance à une "nation développée" échappent à cette "coutume institutionnalisée". L'obligation, tout au moins la suggestion de perdre ces simples repères comme ses nom et prénom, est simplement indécente, cher ami. Car c'est refuser à tel ou tel autre le droit de se reconnaître de se retrouver, de s'identifier non pas seulement à un espace géographique déterminé, mais aussi à une histoire, à un groupe d'hommes... C'est aussi empêcher l'individu de se réconcilier avec son passé, d'assumer celui-ci, de le brandir, de le fêter et non de le camoufler. On est confronté ici, au phénomène de la négation de l'autre, mais aussi et surtout, et c'est terrible, à "l'obligation" pour l'autre de s'auto-nier. C. Leblanc, dans le "japoscope 99", précise que "Même si la législation s'est adaptée aux exigences liées au respect des droits de l'homme, les mauvaises habitudes discriminatoires sont tenaces au pays du Soleil Levant. Lépreux, handicapés physiques et mentaux, immigrés, atomisés... sont tous victimes de discrimination de la part d'une population éduquée selon le principe de l'homogénéité de la race japonaise." Mais existe-t-elle, cette homogénéité ? Certainement pas ! Le Japon fait de plus en plus appel à des sportifs étrangers, mais pourvu qu'ils soient d'origine (le plus souvent lointaine) japonaise